

ANTOINE VIGNE

TOUT S'ÉCOULE

Roman

BARTILLAT
2, rue Crébillon, 75006 Paris

Aux collines d'Ionie,
À ML

Cette histoire n'est rien. Un moment volé au temps. Quelques heures entre l'Atlantique et Détroit, suspendues dans la chaleur de l'été au-dessus de l'asphalte désagrégé des rues. Le rêve d'une ville en décadence, la vitrine de nos échecs et de nos faillites, le fossé dans lequel on ne cesse de jeter les corps dépecés des exclus et des abandonnés. Le monde tel qu'il est. Un chaos perpétuellement renouvelé que nous cherchons sans cesse à rationaliser pour lui donner un sens et satisfaire notre fantasme d'équilibre. Et au creux duquel nous inventons nos vies.

I

Les gros porteurs sur le tarmac
Le soleil moite et vitreux dans la chaleur du matin
L'été
Les camions qui passent sur l'autoroute, larguant leur lot de pollution qui décolore le ciel
Les avions qui descendent vers Roissy, arrivant de partout
De Madrid, Sydney, New York, Toulouse ou Conakry, de Rome et de Düsseldorf, de Tunis et du Caire,
Ces vols qui parlent de l'Europe et d'ailleurs, de notre société mondiale, des échanges et du tourisme, de ce que nous sommes devenus, des voyageurs que rien ne peut contenter, aveuglés par leurs *miles*
Oui, on dit *miles*, tout le monde le dit, la langue elle-même s'est liquéfiée

Gilles, assis dans le cockpit
Aux commandes du Boeing
La machine lourde, impensable, qu'un levier suffit à emporter dans les airs
Comment sommes-nous arrivés à ce degré de technicité?
Ce rêve de l'homme qui ne fait plus rêver
Devenu évident, commun

Abîmé par l'argent lui aussi, les profits indécents des compagnies aériennes qui vendent des slogans aguichants, promettent l'horizon et n'offrent que des sièges chaque jour plus exigus
Et des écrans

Des écrans pour tous alors qu'à l'extérieur il y a le ciel, les nuages, l'Océan, la vision de la Terre, des plaines, des rivières, des villes, l'ouate lourde et dense dont on ne sort pas toujours

Gilles donc

Pilote de ligne

Abîmé dans sa routine

Les derniers réglages, les données du fret, des passagers, la météo sur le parcours, le plan de vol, long couloir invisible qu'ils suivront pendant dix heures

Et là-bas

De l'autre côté de l'Atlantique

La destination, le point d'arrêt

Détroit

Cité fantôme dont ne restent que des ruines

Un copilote absent ou presque

Quelques mots échangés

Des vérifications encore

Et toujours le soleil en suspension derrière le pare-brise de l'avion, lourd et épais,

Un astre de plomb tombé dans une mare translucide

Les pistes bondées

Des véhicules qui vont et viennent entre les portes et les ponts, entre les avions, embarquant et débarquant des passagers

Et puis l'attente derrière les parois de verre des terminaux

Par groupes, par famille, par destination

Les voyages organisés, les touristes solitaires, les hommes, les femmes d'affaires,
Ceux qui attendent en lisant sur leur siège et les autres
Tous les autres
La foule grouillante et piétinante
La fourmilière d'individus
Nous sommes ces corps, ces planètes minuscules, ces univers entiers enfermés dans la chair,
Toujours inquiets de nous-mêmes, nos destinées,
le temps qui passe, la vie promise
comme une épiphanie,
Brûlure indélébile
Qui pourtant nous entraîne

Gilles les regarde
Tous, derrière la paroi de verre
Il suffira d'un mot et ils s'engouffreront dans le sas
S'installeront
Coussins, oreillers, iPads, iPods, écouteurs
Jeunes, vieux, grands, gros, tranquilles ou énervés
La foule du quotidien
La foule qui vole et qu'il observe chaque fois
Il fait partie du tout, il le sait, le système
L'immense chaîne qui tourne chaque jour un peu plus vite
En serrant la Terre
Cordon d'asphalte, de câbles, de drones, d'avions, d'immeubles,
De villes et de frontières, lignes invisibles, balafres sanglantes
sur lesquelles viennent se briser les destins des plus pauvres
On dit toujours « les plus pauvres » comme s'ils étaient un
tout étranger à nous-mêmes
Et l'assemblage tourne, il emporte ses passagers
Pour propulser des ventes, des rendez-vous, des vacances, des
images d'Instagram, des achats, toujours plus d'achats

Un tourbillon insensé dont tout le monde sait qu'il faudrait
l'arrêter
Entraîné par les rires des puissants, des ayants,
Les décideurs du temps,
Nos guides, nos prêtres suprêmes
Qu'on entend sur les radios, les réseaux
Exhibant leurs vies, leurs succès, leurs visages cadrés
sur des séjours idylliques que nous ne nous laissons pas
d'observer, de commenter, d'envier, d'imiter
Nous sommes assoiffés de leur or

Des messages échangés avec la tour de contrôle puis l'attente
sur la piste
La chaleur qu'on perçoit à travers la vitre
La lumière change, transperce la pesanteur de l'air, scintille
sur l'aile
Le métal blanc
Les avions avancent un à un comme de gros animaux allant
à la pâture
Suivant les lignes aux sols
Les marquages du béton
Nos sociétés sont ainsi, des couloirs arrangés entre des
pelouses rousses où gambadent des lapins rescapés
Enfin vient l'envol
Les roues se détachent du sol
Les ailes tanguent
La matière résiste, cabre, s'étonne, s'apaise
On entend le bruit des soutes se refermant sur les trains
d'atterrissage
Suit le silence

À l'intérieur, la vie reprend – les écrans s'allument, les sièges
s'abaissent, les oreillettes se branchent, le personnel de bord va

et vient – mais est-ce la vie quand tous se ruent sur la même chose, que les hublots se ferment, et se répète à l’infini la comédie des slogans publicitaires censés nous expliquer que notre sécurité prime, tout est fait pour nous

Juste pour nous

Et nous savons, nous acceptons le mensonge

Nous le laissons traîner, rôder autour de nous

Pensant qu’il n’est rien, une nuisance tout au plus,

Un murmure qu’il est possible d’ignorer, d’oublier

Mais il reste là, il nous assiège, il nous traque

Il nous pénètre, nous salit

Boue quotidienne

Résignation

Compromission

Renoncement à tout ce qui nous fait

humains

Les côtes de Normandie, la botte inversée du Cotentin

Gilles aime ces premiers moments

La première heure

La montée dans l’azur

Les champs qui diminuent

Le pays se dévoile avec ses routes, ses rivières, ses villes, ses forêts, le grand kilt agricole aux couleurs dorées ou vertes – c’est encore la France

Et puis la mer, le premier saut

Le moment où le panorama change, l’horizon s’agrandit

Nous sommes plus haut, l’air est plus vif

Il reste l’Angleterre, les bocages se succèdent, la côte de Cornouailles,

Précédant l’appel du large, l’Irlande

Les détails s’estompent

Et le dernier saut, le grand cette fois,
L'écume autour des roches, du granit, des falaises, du monde
C'était le monde pendant des siècles, des millénaires
qui s'arrêtait là, se jetait
là
dans le vent
dans le bouillonnement des vagues
dans l'éclatement de l'Océan
sur l'élément solide

Les mêmes impressions
Fugaces
Mouvantes
Exaltantes
Répétées à chaque vol, chaque décollage
Il a essayé de les livrer, les expliquer au copilote
Lui exprimer ce qu'il voit, ce qu'il sent au contact du monde
par le dessus
Ce n'est pas la première fois
Il lui vient toujours cette tentation, ce désir, mettre en mots la
vision, les images en lui,
la puissance du vent contre la carlingue, la sensation de l'im-
pondérable, la fièvre d'être aux commandes,
le vertige de suivre les pas de Mermoz, John Glenn, Armstrong
et tous les autres
Il a essayé
Souvent
Écouté aussi, ses copilotes, ses amis, des passagers,
Ceux qui racontent leurs visions, leurs émotions, les mêmes
exacts moments du décollage, la Terre s'éloigne, on perd les
champs de vue, la lumière se répand, devient évidente
Ceux qui savent le formuler
Ou n'ont pas peur de se raconter

Sa mère disait que c'est impudique
On ne s'exhibe pas lorsqu'on est un homme,
On garde en soi, c'est mieux
Elle avait tort mais il est trop tard pour se défaire des habi-
tudes, les habitudes apprises trop tôt, le tout machiavélique
de l'éducation qui impose ce que d'autres ont déduit de leur
expérience,
les frustrations, les peurs, le mal-être,
les désirs aussi mais l'équilibre est trop précaire
Il sait pourtant qu'il n'est pas le seul
à ressentir ces émotions, les attendre, les désirer, les vivre
comme un appel, un accomplissement, une pause qui force
à regarder, à intégrer, ingérer le monde, la vision
– toujours ce mot
Nous sommes les mêmes
Tous
Y compris et surtout dans la manière dont nous nous pen-
sons uniques, dont nous pensons avoir une sensibilité que n'a
nul autre, des dons, des idées, des enthousiasmes, des ivresses,
des perceptions de la réalité
Nous nous persuadons avoir une destinée
Un destinée...
On nous a trop promis
On nous a trop dit « tu es choisi », « tu es enfant de Dieu qui
t'aime comme nul autre »
On nous a gavés de cette idée de l'unicité qui porte, emporte,
nous fait lutter, chercher, résister mais nous écrase aussi, nous
impose une conception trop grandiose
De ce que nous sommes vraiment
Cette idée de nous-même magnifiée, glorifiée, déifiée
Un destin à accomplir, nous trouver, nous éloigner de la masse
Alors que c'est dans la masse, la chair, la communauté, la
banalité de nos émotions et de nos angoisses

Que nous sommes vraiment
Ce que nous sommes

Il y revient souvent

Là

Dans le cockpit

Ou ailleurs, le soir, face à l'écran, dans le tumulte incompréhensible des messages, des textes et des images postées sur Internet, sur les réseaux,

Tous et toutes les mêmes dans nos fascinations, nos enthousiasmes, nos exagérations,

Des troupeaux transportés par avion d'un point à l'autre

Et qui, peut-être, parfois, par intermittence, apercevons le sublime,

Soulevons le voile aurait dit Hegel

Puis le reposons,

Retombons dans la trivialité de nos vies, l'anonymat des corps, le travail, la paresse, la fatigue, l'insatisfaction

Des étoiles aux feux clignotants

La Chèvre dans le ciel d'été

Un message de contrôle

Le copilote lui parle, le tire de sa rêverie

Les ailes tangent, ajustent la trajectoire

Le parcours se dessine sur leur écran – encore un mot qui revient

Il ne reste rien

Rien

Que le ciel

Le ciel sans fin

La raison de son métier
Ces jours d'été où le ciel s'étire et se déploie
Une toile immense
L'élément dans sa pureté physique
Un bleu éblouissant
Les heures qui passent lentement
Les conversations reviennent ça, là, au détour d'un article
Le copilote – Julien, lui a-t-il dit – parle de sa famille, de ses
enfants,
Trois et douze ans de la même mère
Et un voyage au Cambodge, récemment, avec ses histoires de
temples, de touc-toucs, de restaurants pas chers, de moines
bouddhistes
Quelques images aussi
Montrées sur un iPhone
Des couchers de soleil, des plages, des images de magazine
emmagasiniées sur le *cloud*,
Tout exactement tout ce qu'il attendait d'un tel récit
Et un sourire tranquille
avant de passer à autre chose

Les ailes qui virent encore
Les côtes du Groenland dans une brume lointaine,
apparaissant presque plus haut sur l'horizon
majestueuses et mystérieuses à chaque passage,
enrobées d'un nimbe de neige qui fond et s'évapore et change
le monde, change la hauteur des océans, l'avenir des civili-
sations, la survie des îles et des espèces, les grands courants
océaniques
Pourquoi a-t-il fallu tant de temps avant que nous saisissons
son importance?
Monstre endormi

Veilleur du temps,
Des glaciations
Témoin des ères géologiques, de la succession des millénaires,
des neiges tombées jours après jour, siècle après siècle,
Gelées, accumulées, écrasées, terrassées et aujourd'hui fon-
dues, désagrégées, dissoutes, anéanties
par l'homme,
par la technique,
Et cet avion où ils se trouvent

Il a envie de faire une annonce mais non, c'est impossible
On ne fait plus ça
On ne dérange plus les passagers pour commenter le monde
en dessous d'eux
On les laisse dans leur torpeur, la lueur bleutée des images
qui défilent, les séries, les films, les emails, les tableaux Excel,
les jeux, les boissons qu'on propose en passant et repassant
dans les couloirs
tandis que s'éloigne

le Groenland

D'autres heures calmes,
D'autres annonces sans intérêt dans la cabine
Et puis Terre-Neuve qui inaugure le continent, l'introduit,
le définit
Le territoire se profile, se déploie,
Les étendues vides, les collines, les lacs, les rivières, les forêts,
L'opulence de l'espace dont on n'a pas besoin,
Laisse à la tranquillité du vide
Sinon ces avions qui passent
Sans cesse

Au cœur de l'hiver comme dans les jours d'été
Griffant le ciel

Sont-elles belles
Vues d'en bas
Ces longues rayures blanches qui avancent et s'effacent et se
croisent et se décroisent
Pour les élans, les wapitis, les renards des neiges
Le monde qui n'est pas nous ?
La question lui revient sans cesse
Une parmi tant d'autres
À propos de ce qu'il fait, ce qu'il est
Un rouage dans l'une des industries les plus néfastes à l'heure
du grand défi,
Au moment où le monde change, les habitudes sont
à réinventer
Lui, niché comme des centaines de milliers d'autres, comme
des millions,
au cœur de la question,
Nous tous allant à nos vies, nos routines, sans réfléchir
Ou, ce qui est pire, sachant qu'il faudrait combattre, refuser
l'aberration, le système, lutter au côté de ceux qui n'ont rien,
accepter de ne rien avoir – lorsqu'on a, lorsqu'on possède, on
est aussitôt emprisonné, il n'y a pas d'échappatoire
Mais nous nous réfugions dans l'alibi de l'inertie
l'acceptation qu'on ne peut pas tout changer
soi-même
contre tous
contre le monde, la société
les loyers à payer,
le coût de la vie,
la fatigue,

les parents à aider,
les enfants à élever,
les rêves qu'on a eus et qu'il faut réaliser – ils sont souvent
si petits, si étroits, des jouets pour les enfants, la maison, les
vacances, la retraite aussi,
Et, pour certains, le voyage en Turquie, la croisière sur le Nil,
l'anniversaire fêté à l'étranger,
ou le sac Vuitton, la montre Hermès, les chaussures Gucci – ces
derniers rêves les pires, les plus nuisibles, les moins humains,
parce qu'ils ne sont rien, ils ne représentent rien qu'une image
de nous-même
en creux,
le creux profond et abyssal,
nauséabond
dont n'émane que l'odeur de la pourriture de l'argent
et de nos corps décomposés
mais peut-on encore être radical ?

Il pense à Gandhi, à saint François d'Assise,
Aux images de son enfance qui ne l'ont jamais abandonnées
Était-ce plus facile dans les siècles précédents, les siècles où
l'on possédait moins,
L'était-ce vraiment ou est-ce une illusion ?
François d'Assise,
Cela semble délirant aujourd'hui, tout quitter, tout laisser, ne
rien posséder
Des contes d'antan, des histoires folles, revisités par un
Bonaventure à qui l'on avait demandé d'écrire l'histoire
du saint, de la polir, l'adapter au message d'une Église que
François lui-même a critiquée, fustigée pour sa richesse et son
ostentation mais qui avait besoin de le récupérer, réorienter
la popularité du saint, du fulgurant, l'apôtre des pauvres,
l'amoureux de la nature, le révolté

Le révolté... dont on a fait l'un des grands pontes, l'un des
tenants de l'institution parce qu'il faut bien la tenir, la porter,
la justifier, la glorifier

Tout système qui prospère doit avaler ce qui l'entoure, l'en-
glober, le renverser, le recycler

Les radicaux sont digérés par la postérité

Au loin, il voit le Saint-Laurent dont le lit rétrécit à mesure
qu'on approche de Montréal
Et les lacs dans le prolongement,
Grands réservoirs d'eau à l'image du continent,
Vastes, immenses, démesurés
Pourquoi l'Europe n'a-t-elle des lacs qu'étroits et effilés quand
l'Amérique a ces bassins préfigurant le territoire – un mot,
encore, qui exprime tout, magie de la langue

Des heures, des heures,
Et les ailerons s'abaissent,
La ville approche
Il sent l'air sur l'aile, la résistance, la pesanteur,
La masse du monstre qui plonge dans l'atmosphère, qui y
pénètre comme un bolide avant de ralentir, redevenir un
poids énorme de composites et de métal, un assemblage inco-
hérent, un bus qui va rouler,
Il aime toutes ces transformations
Les derniers moments où le miracle tombe, s'estompe,
L'oiseau n'est plus,
La technologie rend place à la réalité,
Le vaisseau s'enfonce, se rapproche, tangue une dernière fois,
le vent est encore là, la preuve que l'on n'a pas rêvé
Il y a l'attente, encore, tandis que le sol approche, défile

On voit la piste, les lignes, on est encore trop haut
Puis un dernier battement de vent
Et les roues se posent
Lourdement
Dans un dernier fracas,
Un grondement
Un roulement qui dure et qui rassure
Jusqu'à l'arrêt
Total